

COMMUNICATIONS DE M. JOSEPH ROGER,

CONSERVATEUR DU MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE DE PHILIPPEVILLE.

1^o Épigraphie BONO ISPIRITO.

Nous avons dû, faute de place, retarder jusqu'aujourd'hui l'insertion des deux dernières communications de M. J. Roger ; la première a paru dans le numéro de juillet, p. 320.

Par rang d'ancienneté, arrive l'inscription ci-dessus qui nous a déjà occupé deux fois (à la p. 76 du numéro 49 et à la p. 223 du numéro 51). Mais elle se présente actuellement dans des conditions meilleures, grâce à l'estampage que M. R. nous envoie et qui est aussi bien réussi que l'état du monument pouvait le permettre.

Il manque, il est vrai, l'angle inférieur de gauche de la tablette de marbre blanc où celui-ci est gravé ; mais cette mutilation n'ayant pas atteint la partie écrite, le texte demeure complet.

Les dimensions, abstraction faite de la brisure, sont 43^c de haut sur 62^c de large, avec une épaisseur de 8^c. Les lettres, fort grossièrement tracées, oscillent, dans un même mot, entre 6^c. et 4^c 1/2.

L'estampage sous les yeux, nous lisons ceci sans nulle hésitation :

BONO ISPIRI
TO MARINIANI
DEVS DEFRIGE
RET

Cette troisième et définitive leçon prouve que nous avons eu raison de nous abstenir d'abord de toute conjecture sur ce document, tant que nous n'avions pour point d'appui que des copies divergentes ; et que nous eussions bien fait de ne pas nous départir de cette sage réserve pour être agréable à un honorable correspondant. Car, aujourd'hui, opérant sur un texte assuré par l'estampage nous arrivons à un tout autre résultat.

En somme, l'inscription dont il s'agit est en effet chrétienne

et elle appartient à une catégorie épigraphique dont il existe d'assez nombreux exemples, celui-ci, entre autres : *Spirita vestra Deus refrigeret !*

Celle-ci est citée par M. l'abbé Martigny, dans son dictionnaire d'archéologie chrétienne, V^o. *Refrigerium*, d'après Boldetti, p. 418.

On dira, peut-être, que l'inscription de Stora porte *Defrigeret* et non *Refrigeret*. Mais si la première de ces expressions manque dans les lexiques, elle est dans l'analogie de la langue latine, ce qui pourrait suffire. Au reste, que ce soit le résultat d'une erreur de lapicide ou seulement une expression provinciale, le sens n'est pas douteux, et il faut traduire :

« Au bon esprit de Marinianus. Que Dieu le rafraîchisse !

Ou, si l'on n'admet qu'une phrase unique dans laquelle un solécisme est venu s'ajouter à des barbarismes, on dira :

« Que Dieu rafraîchisse le bon esprit de Marinianus !

L'emploi du verbe *rafraîchir* exige ici quelques explications. D'après Tertullien, les dévots d'Osiris faisaient graver sur leurs tombeaux : Que Dieu vous donne le *rafraîchissement* !

Dans les premiers temps du christianisme, *Refrigerium*, ou rafraîchissement, équivalait à réfection et se disait d'un repas, surtout des agapes ou banquets fraternels de l'église primitive. Puis, par extension, on arriva à le dire aussi du *paradis*, qui, d'ailleurs, dans les Saintes Écritures, est souvent comparé à un festin. Ceci précise suffisamment, il nous semble, le sens de notre épigraphe.

Nous avons déjà dit qu'elle est gravée sur marbre blanc, genre de luxe assez commun dans cette partie de la Numidie, même dans les sépultures des plus humbles personnages. On voit bien que les habitants de Rusicade et des environs avaient à leur portée les magnifiques et inépuisables carrières du Filfila.

Quant à la deuxième communication, M. Joseph Roger l'indique en ces termes :

« J'ai joint quelques estampages du *zodiaque arabe* (?) trouvé
 » en 1856 dans les déblais du moulin à vapeur, rue Constantine,
 » à Philippeville et qui a été donné le 24 juin dernier à notre
 » musée par M. Philippe Alby, vice-consul d'Espagne. »

Le zodiaque dont il s'agit est la troisième partie d'un astrolabe arabe, celle qu'on nommait *ankbout* ou araignée, à cause des dentelures en forme de pattes d'araignée qui indiquaient la place des étoiles fixes les plus remarquables.

Le mot *ankbout* s'emploie encore dans la langue vulgaire, mais avec la signification de *toile d'araignée*. L'animal qui tisse cette toile s'appelle *rtila* (pluriel, *rtaïl*).

On sait que l'astrolabe des Arabes n'est, à proprement parler, que le planisphère de Ptolémée sur lequel on plaçait une règle avec deux pinnules pour mesurer la hauteur d'un astre. Le musée d'Alger possède un de ces instruments complet et d'assez grande dimension, car il mesure 23 centimètres de diamètre, et que son *ankbout* a 19° 1/2, tandis que celui de Philippeville n'en a que 13°.

Nous allons décrire cet instrument aussi brièvement que possible, d'après l'astrolabe complet que nous avons sous les yeux et en nous servant de l'excellent ouvrage de M. Sedillot (*Supplément au traité des instruments astronomiques des Arabes*, p. 153, etc.), ainsi que du Ms 82 de la bibliothèque d'Alger intitulé :

تذكرة دوي الالباب و استيحاء العمل بالاسطرلاب

Nous avons d'abord consulté la Bibliothèque orientale de d'Herbelot pour nous éclairer à ce sujet ; mais cet auteur, après avoir dit (V° *Astharlab*) qu'un certain Nassereddin el-Chousi a fait un traité de l'astrolabe sous le titre de *Bait Bab fil astharlab*, renvoie, pour de plus amples explications, au mot *mocantharat*.... lequel, par parenthèse, ne se trouve pas dans son dictionnaire ; et ce n'est pas le seul faux renvoi de ce genre qui dérouta le chercheur dans l'ouvrage, si utile d'ailleurs, de cet orientaliste.

Considéré au point de vue purement matériel, et abstraction faite de son usage scientifique, l'astrolabe du musée d'Alger, que nous prenons ici pour type, est un disque en cuivre d'un diamètre de 23°, épais de 6 millimètres 1/2 et évidé de 5 millimètres, intérieurement, à la face. Il est pourvu d'un anneau de suspension de même métal, à charnière. Le diamètre de la

partie évidée étant de 19^c 6^m ; il reste pour le rebord saillant, ou limbe, une largeur de 12^{mil}

Considéré comme instrument d'observation céleste, l'astrolabe planisphère d'ont il s'agit ici se divise en ces trois parties :

1^o Comprend *face* وجه, *dos* ظهر et *mère* أم ou concavité :

La *face* est ordinairement partagée en 360 degrés, de dix en dix, et en 24 heures, divisions marquées sur ce qu'on appelle le *limbe* حجرة de l'astrolabe ;

Le *dos* contient plusieurs cercles concentriques, les degrés des hauteurs, ceux du zodiaque, les noms des douze signes, les jours de l'année pour chaque mois, les noms des douze mois, le carré des deux ombres, etc.

La *mère* ou concavité à laquelle le limbe se trouve réuni.

2^o Les *tablettes* صبيحة dont on vient de parler, lesquelles sont en nombre variable, et où sont marqués les almicantharats, etc.

3^o Enfin, l'araignée ou *ankbout* qui contient les douze signes du zodiaque avec leurs degrés, et les étoiles fixes les plus remarquables dont la place est marquée par les dentelures en forme de pattes d'araignée qui ont déterminé le nom de cette partie.

Quant aux pièces qui complètent l'instrument, ce sont :

L'*alidade* ou traverse (en arabe *El adada* العصادة) garnie de deux pinnules.

L'anneau de suspension العلاقة dont il a déjà été parlé.

Au centre de l'astrolabe, est un trou rond صحن entouré par le petit cercle العلس et qui traverse tout l'instrument de part en part, alidade, dos, tablettes et araignée. Un écrou فطب, avec sa clavette en forme de tête de cheval برس, maintient toutes ces parties réunies et complète la construction de l'instrument.

Dans l'astrolabe du musée d'Alger, les 64 têtes de clous qui ornent les têtes des dentelures de l'araignée sont en argent ainsi que la petite roulette placée au centre de ladite araignée et par où sort l'écrou.

Les tablettes orbiculaires (*sfihat*) de notre astrolabe sont au nombre de quatre, ayant chacune recto et verso, et contiennent les latitudes des villes suivantes : Tunis, Mequinez ; La Mecque,

Médine ; le Caire et Sedjelmessa ; Jérusalem ; Deraa, Constantinople.

Enfin , sur le dos de l'instrument, on lit dans un petit cercle tangent à l'écrou.

صانعه محمد بن احمد بن حسن البطوطي وبفقه الله امين سنة 1139

C'est-à-dire : « Fait par Mohammed ben Ahmed ben Hassan « el Betouti — que Dieu le protège, amen ! — Dans l'année (hégirienne) 1139 (1726-1727 de J. Ch.) »

L'écriture employée par l'artiste, et qui a certaines réminiscences coufiques, appartient en somme au type andalous. Elle présente cette particularité que les lettres médiales susceptibles régulièrement de diminution, y sont tracées entières, quoique liées; nous ne connaissons pas un autre exemple de ce singulier système.

A. BERBRUGGER.

